

La normalité ostentatoire

La normalité est un cauchemar, une oppression qui nous rend tous apparemment semblables. Une normalité réussie pousse encore plus loin et nous rend identiques. Cette opération subtile relève des agents de conformité, ces petits riens inscrits dans nos gènes biologiques et dans nos mêmes culturels et aussi dans les outils niveleurs que sont les médias soutenus par le marketing. Et pourtant plusieurs dans ce troupeau de moutons de Panurge veulent s'abstraire du modèle régnant et s'inscrivent dans la marge, s'aventurent au cœur de l'ignorance, prennent le risque de se singulariser. Il faut s'arracher à l'identique. Non seulement les artistes, mais les fous, mais les jeunes révoltés, mais les LGBT, mais les tatoués, mais les percés s'arrachent à l'identique, forment des sous-cultures ravies et souvent même ravissantes.

Les normes s'inventent et se métamorphosent sous le poids relatif de ces sous-cultures. Afficher ses tatouages est une nouvelle norme dans les cafés, ces petits espaces délinquants, refuges des intellectuels, des artistes, des originaux et des détraqués, lieux de l'invention du futur.

La question de la normalité et de l'anormalité, dans ces conditions, devient une zone infestée de doutes, de clichés, de préjugés. La normalité qui se définit par un étrange consensus spontané, maintenu vraisemblable par des agents *conspirationnistes* qui s'assurent dans tous les cas que la norme, peu importe sa définition, alimente la consommation. Malgré l'invention des sous-cultures éclatées et furibondes, il y a toujours cette balise ultime qui nous maintient dans ses griffes. Cette espèce d'aliénation généralisée¹.

Dans cette situation embrouillée, Folie/Culture s'est demandée ce que pourrait être « la normalité ostentatoire ». Puisque la normalité est par définition drabe, comment la rendre ostentatoire ? Tout ce qui s'exprime publiquement avec force élargit en quelque sorte le spectre de la normalité. Dans un univers déjanté, l'expression des extrêmes, les images percutantes, les performances dures, la sexualité polymorphe, jusqu'à la question des genres, jusqu'à la morphologie du corps modifié — chimie et autres chirurgies — ces expressions mêmes sont des objets de normalité ostentatoire. Il n'y a plus rien dans le placard. Dans ces conditions peut-on faire un anti-DSM, un DSM qui serait le livre des diagnostics de la

¹ Rappelons que Folie/Culture avait abordé cette question de l'aliénation avec l'événement *Aliénés de tous les pays, unissons-nous !*

normalité réinventée ? Y a-t-il des ghettos de la normalité ? Des *gated communities*, exemple type d'une normalité ostentatoire ?

Nous vous invitons à tenter de résoudre la question de la *normalité ostentatoire*. C'est que cette aporie nous semble toucher du doigt l'insoluble mystère du réel. Si le réel est cette « hallucination collective » dont parle Howard Bloom², il nous appartient alors de modifier cette hallucination selon des modèles différents, provocateurs, déstabilisants ou simplement d'une festività carnavalesque. Alors à quoi ressemble un *queer* normal, un transgenre normal, à quoi ressemble un schizophrène normal, un travailleur de rue normal, un autochtone normal ? À quoi ressemble un artiste normal ?

La normalité ostentatoire se présente comme une ouverture sur les espaces limites : sexualité, comportements hideux, fusion culturelle, ruptures de toutes sortes. Il s'agit d'une circonstance non atténuante pour proposer des formes inouïes comme choses banales et usuelles, bref de rendre ostentatoire ce qui par ailleurs est reclus et sans éclats. À la modestie craintive des gênés, nous en appelons à la jubilation ostentatoire de nos écarts de conduite.

Alain-Martin Richard pour le comité de programmation de Folie/Culture

² Howard Bloom, *Le Principe de Lucifer*, 2003 pour la version française.